

Petit-déjeuner à l'hôtel. Déjeuner au restaurant. Dîner dans l'avion

+33 689282671



ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS



Le p'tit ChamPillon illustré D'Alexandrie au Lac Nasser

Édition du dimanche 2 novembre 2025 (J₁₇)

Le Caire - Paris

Bracelet d'Aménémopé (1070-945 avant J.-C.)
dérobé au musée Tahrir le 17/09/2025

©-Pierre-Yves DENIZOT / 2025 - <http://pierre Yvesdenizot.fr/>

LE PROGRAMME DU JOUR (sous réserve de modification) :

Visite du quartier copte du vieux Caire : les églises Saints-Serge-et-Bacchus et el Moallaqa ("la suspendue"), la synagogue Ben Ezra (extérieur) et le musée copte, installé au cœur d'un agréable jardin (manuscrits, objets, tissus, icônes ...). L'après-midi, transfert à l'aéroport et envol pour Paris sur vol direct Egyptair (durée du vol : 4h00).



Vol régulier Egyptair MS801
AIRBUS A320 NEO
LE CAIRE : 17h00 / PARIS CDG : 21h00
3211 km

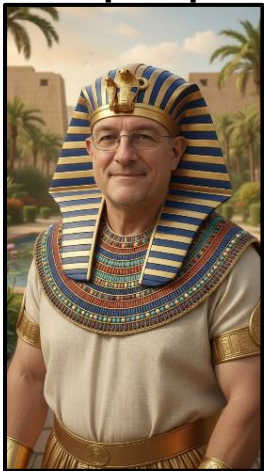


20 km



1 km

Quelques précisions sur notre journée



Aujourd'hui, une page se referme...
Après plus de deux semaines à s'extasier devant les merveilles d'une des plus impressionnantes civilisations que l'Humanité ait produite, nous voilà sur le point de retrouver la froidure française. Tout a une fin... Il nous restera néanmoins nos souvenirs, nos découvertes, nos images mentales ou numériques qui nous permettront de revivre ces inoubliables moments à l'envi. Nos rêves seront désormais, et pour longtemps, imprégnés des images polychromes des tombes de la Vallée des Rois, des couchers de soleil sur le Nil ou des récits merveilleusement mis en voix par Magued sans qui notre exploration n'aurait sans doute pas eu le même sel. Un grand merci à lui. D'ici quelques semaines, je me permettrai de vous recontacter

afin de vous proposer une sélection d'images ainsi qu'un montage vidéo de notre épopée pharaonique. Laissez-moi juste un peu de temps pour faire les choses convenablement. Pour terminer, je tiens bien évidemment à remercier Jean-Michel pour son implication dans l'élaboration et la réussite de notre circuit. Sans lui, rien n'aurait, non plus, été pareil.

Illustration de haut de page : la croix Copte et un fragment de manuscrit écrit en langue copte

L'info du jour : focus sur les pigments colorés employés dans l'Antiquité

L'Égypte antique est mondialement célèbre pour ses temples dont les murs sont recouverts de hiéroglyphes gravés, le plus souvent incolores (ou, du moins, couleur « pierre »). Une visite approfondie du pays met cependant en évidence l'existence de **polychromie** (à Denderah ou dans les tombes de la Vallée des Rois par exemple). Eh oui, on l'oublie parfois, mais l'Égypte est une civilisation colorée... Très colorée même parfois. Ainsi, les fresques, statues, reliefs et sarcophages témoignent d'une maîtrise remarquable des pigments et d'une compréhension approfondie des matériaux minéraux et organiques. La couleur n'était pas qu'une question d'esthétique, elle possédait aussi une forte charge symbolique et religieuse. Les Égyptiens associaient chaque teinte à des divinités, des forces cosmiques, des valeurs morales ou des principes spirituels. Petit tour d'horizon tout en couleur...

Les sources naturelles des pigments : les Égyptiens puisaient leurs pigments dans les ressources minérales de leur territoire, riche en métaux, terres colorantes et pierres. Ils utilisaient principalement des pigments inorganiques, plus stables que les pigments organiques, ce qui explique leur excellente conservation.

Le rouge (deshret) provenait souvent de l'ocre rouge, une terre riche en hématite (oxyde de fer). On le trouvait dans le désert oriental ou le Sinaï. Il symbolisait à la fois la vie, la force, la fertilité — en référence au sang ou à la peau des dieux puissants — mais aussi la colère divine, la chaleur du désert et la destruction. Il était utilisé pour colorer la peau masculine dans l'art (en contraste avec le jaune plus clair réservé aux femmes).



Où sommes-nous aujourd'hui ?



L'alphabet copte



Le jaune (khenet). Souvent issu de l'ocre jaune (goethite), le pigment jaune pouvait aussi être obtenu par chauffage de certaines argiles. Le jaune symbolisait le soleil, l'or, la chair des dieux et l'éternité. Il était très utilisé pour peindre les éléments divins, notamment dans les représentations funéraires.

Le bleu (irtyu ou khesbedj), très prisé, était difficile à obtenir à partir de pigments naturels. Les Égyptiens ont donc inventé le *bleu égyptien*, considéré comme le tout premier pigment synthétique connu. Il s'agissait d'un silicate de cuivre et de calcium chauffé à haute température (environ 800 à 900 °C), obtenu à partir de sable, de calcaire, de cuivre (malachite) et de natron. Ce pigment, d'une teinte turquoise à bleu profond, symbolisait le ciel, le Nil, la renaissance, la création et l'immortalité.

Le vert (wadj) était obtenu à partir de malachite, un carbonate de cuivre naturel extrait principalement du Sinaï. Il pouvait également résulter du mélange de bleu égyptien et de jaune. Le vert représentait la végétation, la vie, la croissance et la régénération. Il était lié à Osiris, dieu du renouveau et des moissons. Les amulettes vertes étaient fréquentes dans les tombes, car elles protégeaient le défunt.

Le blanc (hedj) était obtenu à partir de la craie, du gypse ou de la poudre de calcaire très pur. Le blanc exprimait la pureté, la propreté, la vérité et la divinité. Il était souvent utilisé pour les vêtements, les turbans ou les objets sacrés. La couleur blanche était aussi associée aux prêtres et aux rituels.

Le noir (kem), issu du carbone végétal, de la suie ou du charbon, il était omniprésent. Il évoquait la terre noire fertile du Nil, symbole de renaissance, mais aussi le mystère, l'au-delà et la puissance cachée. Le noir pouvait aussi représenter le dieu Osiris, maître du royaume des morts. Il était très utilisé pour dessiner les contours des figures ou écrire les textes funéraires.

Préparation et application des pigments : les pigments étaient souvent broyés sur des palettes en pierre ou en bois à l'aide de pilons, puis mélangés à un liant pour créer une peinture. Les liants les plus courants étaient la gomme arabique, les résines végétales ou le blanc d'œuf. Parfois, les peintres appliquaient les pigments directement à sec sur un support humide ou sur un enduit de plâtre (technique du *fresque sèche*). Les artistes appliquaient les couleurs à l'aide de pinceaux faits de fibres végétales, de tiges de roseau ou de poils d'animaux. Les supports peints allaient des murs des temples aux cercueils, en passant par les statues, stèles, papyrus, meubles et objets cultuels.



Symbolisme et codification des couleurs : la couleur dans l'art égyptien ne visait pas à refléter la réalité mais à transmettre un message spirituel ou fonctionnel. Elle obéissait à une codification stricte. Par exemple, un dieu pouvait être représenté avec une peau bleue pour exprimer son lien cosmique, ou verte pour signifier sa fonction régénératrice. Les rois, eux, pouvaient avoir des carnations rouges (force) ou dorées (divinité). Les vêtements des défunts étaient souvent peints en blanc pour marquer leur purification. Les scènes peintes dans les tombes n'étaient pas décoratives mais magiques : les couleurs y étaient censées « activer » les scènes pour qu'elles deviennent réelles dans l'au-delà. Une offrande colorée représentée devenait ainsi une offrande réelle. C'est pourquoi la fidélité au code chromatique était essentielle.

Innovations et échanges : l'invention du bleu égyptien est l'un des faits les plus marquants de l'histoire de la chimie antique. Ce pigment a été utilisé dans tout le monde méditerranéen jusqu'à l'époque romaine. Les Égyptiens ont aussi adopté certains pigments venus de l'étranger, notamment à l'époque gréco-romaine, comme le cinabre (sulfure de mercure) pour les rouges intenses. Des échanges culturels et commerciaux ont permis aux artisans d'enrichir leur palette. Cependant, les pigments organiques (issus de plantes, d'insectes ou d'animaux) restaient rares en Égypte, car plus fragiles et coûteux.

Conservation et traces archéologiques : l'extraordinaire longévité des couleurs égyptiennes s'explique par la nature minérale des pigments et le climat sec du pays. Dans des tombes vieilles de 3 000 ans, on observe encore des bleus, des rouges et des verts éclatants. Les pigments ont été identifiés grâce aux analyses chimiques modernes (spectrométrie, microscopie électronique, chromatographie). Les palettes de peintres (photo) retrouvées dans les tombes de scribes ou d'artistes (comme à Deir el-Médineh) montrent l'importance sociale et religieuse de la couleur. Peindre n'était pas un simple artisanat, mais un acte sacré au service de la vie, de la mort et des dieux.

Mais au fait, quelle langue parlaient les Égyptiens de l'époque pharaonique ?

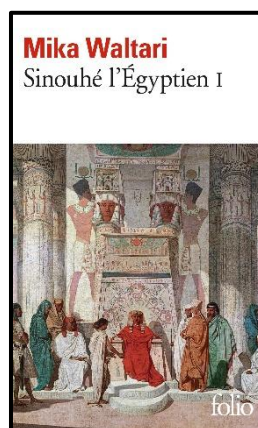


Les linguistes s'arrachent encore les cheveux sur cette question. Ce que l'on sait, c'est que l'égyptien ancien est classé dans le **groupe linguistique «afro-asiatique»**, qui regroupe les langues parlées en Afrique du Nord, dans l'espace saharien et au Moyen-Orient. L'égyptien parlé, sans nul doute l'une des premières langues de l'humanité, a beaucoup évolué à travers les trois millénaires de la civilisation égyptienne, avant d'être progressivement remplacé par l'arabe, sans doute vers le V^e siècle de notre ère. Seule certitude, une

différence s'est instaurée entre la langue parlée au quotidien et celle, officielle, royale et rituelle, déployée à travers l'écriture hiéroglyphique. Autre point d'accord pour les linguistes, des traces de cet idiome vernaculaire (*propriété de ce qui appartient à une minorité ou à un groupe culturel local, non dominant, historiquement intégré à un groupe culturel plus vaste*) se retrouvent aujourd'hui encore dans le copte, la langue des chrétiens d'Égypte. Après le XVI^e siècle, le copte ne survit que comme langue vernaculaire isolée et comme langue liturgique pour les Églises copte orthodoxe et catholique. Le copte a également exercé une influence durable sur l'arabe égyptien, qui l'a remplacé comme principale langue quotidienne en Égypte. Dans l'Antiquité, l'égyptien a exercé une certaine influence sur le grec classique, de sorte que plusieurs mots égyptiens empruntés au grec (voire au latin ou à l'hébreu) ont survécu jusqu'à l'usage moderne. Par exemple : ébène (égyptien *hbnj*), ivoire (égyptien *'bw*), natron (égyptien *ntrj*), lys (égyptien *hrrt*, copte hlēri), ibis (égyptien *hbj*), oasis (égyptien *wh't*), barge (égyptien *b'jr*) et pharaon (égyptien *pr* ʕ, lit. « grande maison »).

Un livre, ~~un film~~ : Sinouhé l'Égyptien (2 tomes)

Par amour pour une courtisane, le médecin égyptien Sinouhé s'est vendu comme esclave. Il va vivre une odyssée à mi-chemin des mythes et de la réalité. Médecin, mais aussi espion du pharaon Aménophis IV, il ira de Thèbes à Babylone, et aussi chez les mystérieux Hittites et chez



les Crétois soumis au Minotaure. Prodigieux roman d'aventures qui nous initie à la politique, à la religion et aux sciences du 14^e siècle avant Jésus-Christ, le chef-d'œuvre du grand écrivain filandais Mika Wlatari invite aussi à réfléchir sur l'homme d'aujourd'hui, le plaisir, la liberté, le pouvoir, la violence, l'injustice et tout ce qui fait notre destin.

Un plat, une boisson : une infusion de carcadet pour terminer un repas

Cette délicieuse boisson à base de **fleurs d'hibiscus** a séduit de nombreux voyageurs qui la connaissent sous le nom de "bissap" en Afrique subsaharienne ou de "carcadet" (de l'arabe "karkandji") en Égypte. Produite à partir des calices rouges et charnus de la fleur d'hibiscus Sabdariffa originaire d'Asie du Sud-Est et importé en Afrique au 19^e siècle, son infusion donne une liqueur à la belle couleur écarlate et à la saveur acidulée. En Occident beaucoup se sont approprié cette boisson l'associant en des mélanges aromatisés, à l'écorce de cynorrhodon et à des fruits séchés. Elle est souvent réalisée en faisant bouillir les calices quelques minutes dans de l'eau, avec ou sans ajout de sucre ou d'épices comme la cannelle ou de la menthe.



Société : le programme d'allocation Takaful et Karama



En Égypte, le programme Takaful et Karama (**solidarité et dignité**), lancé en 2015, a bénéficié à ce jour à 2,26 millions de ménages, soit environ 9,4 millions d'individus ou, approximativement, 10 % de la population du pays. Et la bonne nouvelle, c'est que près de 88 % des bénéficiaires (1 998 280 personnes) sont des femmes. Takaful offre des pensions conditionnelles mensuelles aux familles vulnérables (il faut, entre autres, que tous les enfants du foyer âgés de 6 à 18 ans effectuent au moins 80 % de leur scolarité ou que les mères et les enfants de moins de 6 ans passent quatre contrôles de santé par an dans un dispensaire local), tandis que Karama offre des pensions non

conditionnelles aux citoyens pauvres et âgés de plus de 65 ans, aux personnes souffrant de handicaps et de maladies graves, ainsi qu'aux orphelins. Grâce à des cartes à puce préchargées, les bénéficiaires ont accès tous les mois à une somme d'argent. Pour les femmes, c'est un moyen d'acquérir un pouvoir de décision en matière financière et de contribuer à la consommation, la qualité du régime alimentaire et la satisfaction des besoins de la famille. À terme, ce programme favorise la formation de capital humain en conditionnant les versements à des obligations éducatives et sanitaires, réduit les violences domestiques et ouvre la voie à l'inclusion économique et financière des femmes. Avec les perturbations de ces dix dernières années, les femmes ont eu leur lot de pressions et de frustrations. Dans tout le pays, les mères des milieux les plus défavorisés ont dû assurer le bien-être et l'éducation de leurs enfants sans avoir les informations et les moyens financiers nécessaires. Celles qui dépendent de leurs maris se sentaient encore plus dépossédées et impuissantes. En plus d'avoir offert une instruction à ses enfants, **Sabreya** apprécie d'avoir pu épargner suffisamment d'argent pour acheter une chèvre et des pigeons, afin d'améliorer l'ordinaire : « *Je suis très reconnaissante au programme pour ça. Quand je n'ai pas de travail, je peux vendre de la viande ou de la volaille. C'est un bon projet.* ». Le projet Takaful et Karama a été mis en place un an après le lancement d'un grand programme de réformes visant à stabiliser l'économie égyptienne, créer des emplois et installer une croissance durable. Si les retombées positives de ces réformes commencent à se faire sentir, leurs effets négatifs à court terme, comme la hausse des prix, ont frappé de plein fouet les populations vulnérables. Pour aider les autorités égyptiennes à atténuer ces effets, la Banque mondiale a financé en 2015 l'opération Takaful et Karama, à hauteur de 400 millions de dollars. <https://www.banquemondiale.org/fr/news/f>

Dans le quotidien des Égyptiens : les coptes catholiques en Égypte

Décrite comme une minorité dans la minorité, l'**Église copte catholique égyptienne** ne compte que 200 000 fidèles - soit moins de 1 % de la population, contre 10 % pour les coptes orthodoxes. Il existe un consensus sur le fait qu'au moment du Grand schisme au sein du christianisme entre l'Église catholique d'Occident et l'Église orthodoxe d'Orient (XI^e siècle), une minorité de coptes rejoint le Vatican. La présence catholique en Égypte se développe ensuite au XIII^e siècle avec l'arrivée des missions franciscaines. Elle se renforce ensuite au XVI^e siècle, lorsque le Vatican commence à s'intéresser à l'Orient. En 1741, le pape nomme ainsi un vicaire apostolique pour la petite communauté de coptes catholiques égyptiens, composée d'à peine 2 000 personnes. Mais la véritable transition a lieu au XIX^e siècle, durant le règne de Mohammed Ali (1805-1848), gouverneur d'Égypte, puis de celui du khédivé Ismaïl Pacha (1863-1879), son petit-fils. Dans le cadre des efforts qu'ils déploient pour se rapprocher de l'Europe - avec le double objectif de moderniser le pays et de rechercher un soutien face à l'empire ottoman - la présence catholique bénéficie d'un appui affirmé de la part des deux hommes. Ils encouragent ainsi les chrétiens souhaitant se convertir et rejoindre l'Église catholique, et, en 1829, Mohammed Ali autorise les coptes catholiques à construire leurs propres églises. A cette période, l'Égypte est un pôle d'attraction pour le prosélytisme catholique. Bien que les missions évangéliques œuvrent principalement dans les milieux pauvres de Haute-Égypte, où se concentrent les coptes, une majorité de ceux qui choisissent de rejoindre l'Église catholique appartiennent aux membres les plus riches et les plus ouverts d'esprit de leur communauté. La plupart ont fait leurs études à l'étranger et sont influencés par la civilisation européenne. D'autres fréquentent des gens venus travailler en Égypte, notamment pendant le creusement du canal de Suez (inauguré en 1869) et, auparavant, lors de la campagne française en 1798. Ainsi, l'Église copte catholique incarne un mélange unique entre le patrimoine chrétien égyptien et la tradition catholique romaine. Si elle est rattachée au Vatican, son identité reste copte en matière de rituels et d'héritage. La conversion de Maallem Ghali, un copte de haut rang travaillant au bureau de comptabilité de Mohammed Ali, est considérée comme la plus importante de l'époque. Le prédicateur protestant ne portait pas d'habit ecclésiastique traditionnel, mais un costume de ville, et parlait de questions profanes plutôt que religieuses, ce qui était pour beaucoup un facteur d'attraction.



Égyptologie : le pillage des tombes (2/2)

(...) La seule raison pour laquelle la tombe de Toutânkhamon est restée relativement intacte (elle fut en fait forcée deux fois dans l'Antiquité et pillée) est qu'elle fut accidentellement enterrée par les ouvriers antiques qui construisirent la tombe de Ramsès VI (1145-1137 av. JC) à proximité et, de ce fait, la préservèrent jusqu'au XX^e siècle lorsque Carter la découvrit. La plupart des tombes, cependant, n'eurent pas cette chance et presque toutes furent pillées à un degré ou à un autre. L'Égypte était une **société sans argent liquide** jusqu'à l'arrivée des Perses en 525 av. JC et les richesses pillées dans les tombes n'auraient donc pas pu être échangées contre de l'argent ni utilisées dans le commerce. On ne pouvait pas simplement se rendre sur la place du marché avec un sceptre en or, par exemple, et l'échanger contre des sacs de céréales, car les biens volés devaient être immédiatement signalés aux autorités. Si quelqu'un acceptait d'échanger un objet volé, il devait s'en débarrasser d'une manière ou d'une autre en espérant réaliser un bénéfice. Le plus souvent, les objets volés étaient remis à un fonctionnaire supérieur (corrompu), qui les payait en biens matériels, puis faisait fondre l'or sous une autre forme et l'échangeait contre des biens ou des services à un artisan. La difficulté de contrôler les vols de tombes tenait simplement au fait que les richesses inhumées avec les défunts étaient si vastes et que les fonctionnaires chargés de les garder en sécurité pouvaient être facilement achetés. Même si une tombe était conçue pour désorienter un voleur et que la chambre funéraire était située dans les profondeurs de la terre et bloquée par des gravats, il y avait toujours un moyen de contourner ces obstacles pour un voleur ingénieux. C'est en grande partie pour cette raison qu'Amenhotep I^{er} fit construire le village connu aujourd'hui sous le nom de Deir el-Médineh. Avec les nécropoles voisines, l'établissement de Deir el-Médineh était censé résoudre une fois pour toutes le problème du vol de tombes : les ouvriers du village construiraient les tombes et protégeraient leur création car, dépendant de l'État pour leur salaire et leur logement, ils seraient loyaux et discrets quant à l'emplacement des sépultures et à la quantité de trésor qui s'y trouvait. Bien que ce système ait pu fonctionner dans les premiers temps de la communauté, il n'a pas perduré car les citoyens du village qui faisaient du troc entre eux étaient tentés de prendre un trésor dans une tombe, de faire une petite heure de marche jusqu'à Thèbes et de l'échanger contre du luxe. Ceux qui étaient censés protéger les tombes utilisaient les mêmes outils que ceux avec lesquels ils les avaient construites pour s'y introduire et les voler malgré la croyance généralement acceptée en une vie après la mort et au pouvoir des textes d'exécration qui garantissaient une mauvaise fin à quiconque pillait une tombe. Des criminels condamnés à la fin de la période ramesside (vers 1120 av. JC) témoignèrent du vol d'objets dans des tombes, du pillage de métaux précieux dans des cercueils et des momies, et de la destruction de cadavres royaux. D'autres textes font état de débauche sur un site funéraire royal et d'activités blasphématoires par un certain nombre d'individus. Ces comportements suggèrent qu'une partie au moins de la population ne craignait guère les répercussions dans ce monde ou de la part des dieux dans l'autre. Les tribunaux semblent avoir traité ces affaires de façon presque quotidienne. Les papyri Mayer (vers 1108 av. JC) rapportent un certain nombre de cas détaillant comment ceux qui étaient pris en train de profaner et de piller des tombes étaient *"torturés sur leurs pieds et leurs mains"*. Les punitions sont le plus souvent enregistrées comme des coups de bâton sur la plante des pieds et la flagellation, mais elles peuvent être aussi sévères que l'amputation des mains et du nez ou même la mort par empalement ou par le feu. Mais ces punitions n'étaient cependant toujours pas dissuasives. La confession d'un homme nommé **Amenpanufer**, maçon à Deir el-Médineh, décrit comment les tombes étaient pillées et comment il était facile d'échapper à la punition en cas d'arrestation et de retourner avec ses camarades pour voler à nouveau. Sa confession est datée d'environ 1110 av. JC : *« Nous sommes allés piller les tombes comme nous en avons l'habitude et nous avons trouvé la tombe pyramidale du roi Sobekemsaf. Nous avons pris nos outils en cuivre et avons forcé un passage dans la pyramide de ce roi par sa partie la plus interne. Nous avons localisé les chambres souterraines et, prenant des bougies allumées dans nos mains, nous sommes descendus. Nous avons trouvé le dieu couché au fond de sa sépulture et la sépulture de la reine Nubkhaes, sa compagne, à côté de lui. Nous avons ouvert leurs sarcophages et leurs cercueils, et avons trouvé la noble momie du roi équipée d'une épée. Il avait à son cou un grand nombre d'amulettes et de bijoux en or et il portait une coiffe en or. La noble momie du roi était entièrement recouverte d'or et ses cercueils étaient décorés d'or et d'argent à l'intérieur et à l'extérieur et incrustés de pierres précieuses. Nous avons ramassé l'or que nous avons trouvé sur la momie du dieu, y compris les amulettes et les bijoux qu'il portait au cou. Nous avons mis le feu à leurs cercueils. Après quelques jours, les officiers du district de Thèbes ont appris que nous avions commis des vols et ils m'ont arrêté et emprisonné. J'ai pris les vingt deben (un deben = 90 grammes environ) d'or qui représentaient ma part et je les ai remis à Khaemope, le scribe du district du quai de débarquement de Thèbes. Il m'a libéré et j'ai rejoint mes collègues qui m'ont à nouveau dédommagé avec une part du butin. Et c'est ainsi que j'ai pris l'habitude de dévaliser les tombes. »*

Le ton de la confession d'Amenpanufer est assez tranquille, comme s'il n'avait rien à craindre. Son affirmation selon laquelle il paya le scribe du district peut être interprétée comme une amende, mais la plupart des spécialistes reconnaissent qu'il s'agit d'un pot-de-vin, car cette pratique était assez courante.

<https://www.worldhistory.org/trans/fr/2-1095/pillage-de-tombes-en-egypte-antique/>

En 2011, un pillage moderne...

Le mystère du musée du Caire supplantera-t-il celui de la grande pyramide ? Un an après le début de la révolution égyptienne, la lumière n'a pas été faite sur le pillage de ce temple de l'égyptologie qui a eu lieu dans la nuit du 28 janvier 2011 et au cours duquel 54 objets de grande valeur auraient été dérobés et 70 endommagés ou détruits. Sur les pièces déclarées volées, 25 seulement auraient été retrouvées. Les archéologues accusent des membres du musée, agissant sur ordre du gouvernement d'Hosni Moubarak, de s'être introduits dans le bâtiment par la porte d'entrée pour se livrer à un pillage destiné à discréditer les révolutionnaires massés sur la place Tahrir. Certains ont même exprimé leurs soupçons à l'égard de l'armée égyptienne, qui aurait profité du pillage pour prendre le contrôle du musée et y installer un centre de commandement qui allait être rapidement agrémenté de salles de torture. D'autres voix avancent encore l'hypothèse d'un acte symbolique de vengeance contre un bâtiment qui était un symbole parmi d'autres du régime corrompu. *« De nombreuses statues ont été délibérément écrasées, des momies démembrées, et des pièces jetées par terre. Un tel degré de vandalisme rappelle la mise à sac du musée de Bagdad et évoque un acte de vengeance politique. »*, poursuit une archéologue. *« Il est très significatif que le magasin de souvenirs du musée ait été attaqué. »* poursuit-elle.

<https://www.lemonde.fr/>

Et en 2025 aussi !

voir l'image du bracelet au début de l'édition du jour

C'est une triste nouvelle pour le patrimoine au pays des pharaons. Ce jeudi 18 septembre 2025 au soir, les autorités égyptiennes ont annoncé avoir résolu l'affaire - révélée publiquement la veille - de la disparition d'un bracelet en or sobre mais précieux, orné d'une perle sphérique en lapis-lazuli, datant du règne d'Aménémopé, pharaon de la XXI^e dynastie (1070-945 avant J.-C.). L'objet s'est volatilisé du laboratoire de restauration du musée du Caire situé place Tahrir, entraînant une mobilisation dans les aéroports, les ports et aux frontières. Dérobé par une experte en restauration pendant ses heures de travail, le bijou a été bradé pour 3000€ puis fondu dans un atelier cairote. Quatre suspects ont été arrêtés et sont passés aux aveux.

<https://www.beauxarts.com/>